

# LE PASSE MURAILLE

Revue des livres, des idées et des expressions

## METIN ARDITI L'HOMME-ORCHESTRE

INÉDIT

*Apprentissage cosmopolite*

Dimanche 18 octobre 1959

Isabelle Hugues avait une façon de parler particulière, faite de démarrages en trombe entrecoupés de pauses, au cours desquelles sa voix traînait sur tel ou tel mot choisi selon l'intuition du moment.

Ainsi, lorsqu'elle reçut Vera ce dimanche et qu'elle lui dit: « Rosita est en pleine préparation alors c'est moi qui ouvre la porte, je suis Isabelle Hugues », son « Rosita est en » sortit à grande vitesse, « pleine » très lentement, « préparation » à nouveau comme s'il y avait le feu, et « HUUUUGUES » en restant sur le « u » aussi longtemps que possible. Elle avait propulsé le tout comme si elle confessait une grosse bêtise rigolote et attendait de se faire gronder.

Isabelle Hugues était une très belle femme. Mais le plaisir qu'elle avait de se savoir attirante ne la libérait pas du souci de vouloir toujours paraître dans une souffrance de bon aloi. Devenue privilégiée



Metin Arditì

Photo DR

en épousant Gilbert Hugues, il convenait qu'elle partage le fardeau des moins chanceux. Qu'elle fasse le bien... Devant Vera, elle se tenait debout, les mains serrées contre la poitrine, la tête légèrement penchée à gauche, en pénitente, lorsque soudain, son bras droit jaillit. Elle tendit la main à Vera, la tête toujours penchée, et lui sourit, comme on offre le secours à un nécessiteux,

lorsqu'on veut l'encourager à affronter sa peine.

– C'est gentil à vous d'être venue jusqu'ici! Oui, la rue des Granges... C'est un peu notre village...

Elle avait la jeune quarantaine, mais sa peau était déjà marquée comme celle des gens qui vivent au grand air. Une SGV, se dit Vera. Avec Elena, elles avaient trouvé ce sobriquet fait des initiales pour ski,

golf et voile\*. Elles qualifiaient ainsi les riches Romaines insatiables d'activités sportives et de lieux à la mode.

– Vous connaissez tout le monde? Mais non, je dis des bêtises! Mon mari Gilbert... Ma belle-sœur Livia... Son adorable (elle étira tant qu'elle put le mot, ce qui donna: a-do-orable) Armand... Mon beau-fils Charles et Lenny,

\*. En italien: ski-golf-vela.

*Salut, l'artisan!*

Metin Arditì est sans doute le plus atypique des auteurs romands, que son parcours a conduit du génie atomique aux grandes affaires financières, et du mécénat à la littérature. D'aucuns ne voient en lui qu'un riche notable qui fabrique des livres. Il est vrai que, dans le domaine, l'on ne prête volontiers qu'aux pauvres. Or, la seule chose intéressante nous semble celle-ci: la qualité de ses livres, à commencer par le dernier paru: *Loin des bras*, meilleure vente de la saison chez Actes Sud dans le domaine francophone, et constituant un roman choral où le thème de la filiation, cher à l'auteur, se module au fil d'un dialogue aussi vivant et vibrant que ses personnages.

À préciser que l'auteur, grand travailleur qui se veut d'abord artisan, a composé vingt-sept versions (!) successives de son ouvrage, lequel ne sent pas pour autant l'effort laborieux. Ces considérations peuvent faire sourire ou ricaner, comme on a ricané des artisans que furent aussi un Simenon ou plus encore un Dürrenmatt, connu pour ses innombrables refontes d'un seul texte. Peu importe.

« Je me considère toujours en apprentissage », nous disait Metin Arditì. Bel aveu de modestie, de la part d'un auteur dont la qualité va crescendo et qui nous confie ici un chapitre écarté de *Loin des bras*, que ceux qui ont lu le roman apprécieront particulièrement.

J.-L.K.

### ÉDITORIAL

Un florilège d'imbécillités a marqué l'enterrement médiatique de Jacques Chessex, oscillant entre le dithyrambe de circonstance, d'autant plus obscène qu'il émanait de gens ne l'ayant souvent pas lu, et le discrédit jeté sur ceux qui auront eu le front de critiquer peu ou prou cet incomparable « géant ». La palme de la jobardise revient sans doute à la journaliste-romancière Anne-Sylvie Sprenger, affirmant que tout jugement négatif porté sur l'œuvre de Chessex ne pouvait émaner que d'un nullard, et que tout écrivain romand

ne publiant pas à Paris ne peut-être, de la même façon, qu'un nullard.

### *Après Chessex, n'importe quoi...*

Sans faire insulte à la mémoire de Jacques Chessex, auquel *Le Passe-Muraille* a consacré tout un dossier, d'ailleurs fort apprécié par l'intéressé (Numéro 75, mai 2008), rappelons tout de même que, dans un moment de paranoïa critique, sur les ondes de la Première de la radio romande, l'écrivain se posa en seul écrivain digne d'attention en nos contrées.

Or, ce qu'on peut admettre, en souriant, de la part d'un grand créateur égomane, ne passe plus quand ses provocations ne servent, chez ses zéloteurs médiocres, qu'au déni paresseux de ce qui se fait d'intéressant et de si divers dans notre littérature. Quant au pompon de la foutaise, il est tenu par Michel Zendali, animateur d'une émission à vague prétention « culturelle », à la télévision romande, qui se flatte de parler des livres sans les avoir lus. Telle est la nouvelle posture « critique » en nos régions: n'importe quoi...

Jean-Louis Kuffer

### AU SOMMAIRE

#### EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE

Maurice Chappaz – Daniel de Roulet – Sandrine Fabbri – Lydie Salvayre – Nicolas Verdan

#### AUTRES HORIZONS

Brad Kessler – Steven Carroll – Catherin O'Flynn – Anne Delaflotte Mehdevi – Lukas Bärfuss

#### INÉDITS

Daniel Vuataz – Jacques Roman

METIN ARDITI

*Suite...*

vous les connaissez mieux que nous, non? Enfin presque! Vous les voyez tous les jours! Nous n'avons pas cette chance!

M. Hugues salua Vera d'un air distant. C'était un homme d'une soixantaine d'années, petit, rond et terne, qui lui souhaita la bienvenue d'une voix nasale.

Elle serra la main que M. Hugues lui tendait à contre-cœur, puis se tourna vers Livia. Elle était encore jeune, mais une chevelure blanche coiffée avec soin lui donnait une allure de grand âge.

– *Molto lieta*, fit Livia en souriant.

– J'oubliais! Vous êtes entre vous! s'exclama Isabelle Hugues. Livia est de Trieste! Son mari est notre cher cousin Xavier, l'associé de Charles. J'ai pensé que vous auriez plaisir à retrouver une compatriote!

Vera se dit qu'elle avait été sottée d'avoir accepté cette invitation ridicule. Au même instant elle aperçut un petit garçon de cinq ou six ans qui se cachait derrière Livia Hugues. Il avait les yeux bleus de sa mère, son nez busqué et une tignasse couleur charbon.

Tout le monde trouve ça normal, se dit Vera. Un petit garçon en vie, c'est banal. On n'y réfléchit pas à deux fois. Lorsque ce garçon sera grand, on demandera à sa mère: Et votre fils, qu'est-ce qu'il devient? Oh, mon fils? Il est rentré en troisième. Plus tard elle dira: Il termine le droit. Plus tard encore: Il fait un stage à New York. Encore quelques années et ce sera: Ils rentrent le mois prochain avec leurs deux petits. Peut-être même qu'un jour elle dirait: Il vient de marier sa fille. La vie sans déchirures, elle trouverait ça normal. Avec Enrico, elle avait aussi vécu de tels instants. Elle se souvint d'une scène. Pour leur sept ans de mariage, ils

avaient invité une quinzaine d'amis à la maison. Tard dans la soirée, Lorenzo était apparu au salon, en pyjama. Il avait fait l'intéressant pendant une demi-heure, après quoi leurs amis les avaient bombardés de compliments. Avec Enrico, ils avaient trouvé ça naturel, presque banal. Ils n'en avaient pas même reparlé le lendemain.

Vera salua Charles et Lenny de loin, d'un geste. Lenny, le regard sombre, lui retourna à peine son salut.

– Nous attendons notre grand homme! reprit Isabelle Hugues. Tu ne m'en veux pas d'appeler ainsi ton père, Lenny? Nous l'admirons beaucoup, tu sais? C'est quand même l'un des plus célèbres dramaturges de notre époque, non? Allons, ne restons pas là comme des soldats, venez vous asseoir, chère Madame.

Vera observa le salon dans lequel Mme Hugues les avait conduits. C'était une pièce à très haut plafond, dont les murs étaient couverts de toiles magnifiques. Vera reconnut un De Chirico et un Mondrian. Isabelle Hugues guettait sa réaction:

– Ça vous plaît? Gilbert adore faire les ventes.

Elle avait dit ces mots comme si elle souhaitait à la fois se faire pardonner et envier. Le « o » de « adore » avait duré une éternité. Vera s'en voulut à nouveau de s'être fourvoyée dans un tel tralala.

– C'est la première fois que M. Sarnoff nous honore de sa visite, vous savez? Pourtant Dieu sait (dit très lentement) que j'ai essayé (expulsé comme un obus). Mais il est tellement pris! Et puis j'imagine que ses pièces ne s'écrivent pas toutes seules!

La porte sonna et Isabelle Hugues bondit de son canapé:

– Le voilà!

C'était un cri de victoire.

Quelques instants plus tard elle lançait des interjections, d'abord incompréhensibles puis plus distinctes à mesure qu'elle se rapprochait. Son « Tout le monde est très impatient de vous voir, croyez-moi » était un vrai morceau de bravoure. Isabelle Hugues avait accéléré sur le « Tout le monde », traîné tant qu'elle pouvait son « très impatient » et fait un sort dans les aigus au « croyez-moi »:

Gérald Sarnoff s'arrêta au seuil du salon, balaya très lentement la pièce du regard, vit son fils et le salua de loin. Puis il aperçut Vera et chercha ses yeux.

Vera remarqua qu'il était plus court de taille que Lenny, plus frêle aussi. Surtout, elle fut saisie par son regard, noir, épais comme une lave.

– Vous ne pouvez savoir combien nous sommes fiers de vous avoir chez nous! fit Isabelle Hugues.

Le « fier » traîna à n'en plus finir, « de vous avoir » fut liquidé très vite, et « chez nous » dura bien trois ou quatre secondes.

– J'attends un appel de mon agent de Londres, fit Gérald Sarnoff. Il doit me joindre à mon hôtel... Je ne pourrai pas rester longtemps...

– Bien sûr! Nous sommes malgré tout très contents de vous avoir un petit moment...

Elle était déçue. Il lui fallait prendre les devants, limiter les dégâts.

– Je suggère que nous passions à table. Nous ne voulons pas vous retarder.

Elle était contente d'avoir trouvé le mot qu'il fallait pour faire comprendre à ce monsieur que c'était un malotru. On n'arrive pas chez les gens pour leur dire qu'on part. Non mais des fois, comme disait sa mère.

A peine à table, elle lança d'un ton nerveux:

– C'est merveilleux d'inventer comme ça des personnages! Parce qu'au fond, ils deviennent des êtres vivants! Je veux dire, comme des êtres vivants, (elle émit un petit rire). D'où vous viennent toutes vos idées? J'imagine que c'est comme une mécanique, non? Ça finit par venir tout seul... Donnez-nous vos recettes! Allez!

– Je ne sais pas si M. Sarnoff souhaitera te répondre, fit M. Hugues de sa voix nasillarde.

L'air gêné, il ajouta:

– Il n'y a pas que les banquiers qui ont des secrets, n'est-ce pas, cher ami?

Gérald Sarnoff ne prit pas la peine de sourire. Coudes sur la table, mains jointes, il laissa passer un silence. Puis il eut un geste d'impuissance et dit d'un ton résigné, les yeux sur la nappe:

– Créer un personnage, c'est comme faire un enfant. Dès sa naissance, on l'observe grandir. On voudrait qu'il soit comme ci, ou comme ça, on cherche à l'aider... Mais c'est lui qui décide. Les personnages d'une pièce prennent corps de la même manière. On les crée, mais en définitive, on ne peut qu'essayer de les comprendre...

Il ne doit pas savoir, pour la mort de Lorenzo, se dit Vera.

– Alors ce sont un peu vos enfants? Vous les aimez? fit Mme Hugues.

– Enfin Isabelle! protesta son mari.

– C'est vrai! lança Lenny. J'ai vu mon père s'occuper d'un de ses personnages avec un dévouement bouleversant. Il l'a même mis en internat.

Isabelle Hugues prit son souffle, mais aucun son ne sortit.

Lenny sentit qu'il avait marqué un point, et laissa échapper un petit rire moqueur.

Il fit le fanfaron, se dit

Vera. Elle sourit et au même moment sentit que Sarnoff l'observait. Il y eut à nouveau un silence. Sarnoff regarda posément son fils, puis fixa Vera dans les yeux:

– J'aime mes personnages. Du reste, si on n'aime pas quelqu'un, il n'y a pas de raison qu'on perde son temps à s'en occuper. Mais si on l'écoute d'aussi près que possible, si on accepte d'attendre, de se dire qu'on est là pour lui, il finit toujours par se dévoiler. Dans la vraie vie, vous observez quelqu'un, vous l'interrogez... Cela transforme votre relation avec cette personne. Vous pouvez vous retrouver unis plus qu'avant, ou alors dans l'hostilité...

– Ça, c'est vrai, fit Isabelle Hugues. Si on dit des choses désagréables à quelqu'un, forcément...

– Et cette hostilité, reprit Sarnoff en s'adressant délibérément à Vera, il se peut que vous l'anticipiez... Que vous la voyiez venir avant même qu'elle ne se crée. Que vous vous disiez: « Si je dis ceci ou cela, j'aurai droit à une volée de bois vert ». Alors, comme vous n'avez pas envie de souffrir, vous vous protégez. Vous ne dites rien. Et votre relation s'effiloche.

Metin Arditi



Ce chapitre aurait pu figurer dans *Loin des bras*. Il raconte la visite de Vera, une professeur d'italien qui fait un remplacement à l'Institut Alderson durant le semestre d'automne 1959. Elle est invitée à déjeuner dans une famille patricienne de Genève, où elle retrouve deux de ses élèves, Charles Hugues, le fils de famille, son camarade Lenny Sarnoff, invité à passer le week-end à Genève, ainsi que le père de ce dernier, Gérald Sarnoff, l'un des plus grands dramaturges de son époque.



LA LIBRAIRIE

21, rue des Fossés – 1110 Morges, 021 801 16 35, FAX 021 802 35 88

## ENTRETIEN AVEC METIN ARDITI

*Grâce rendue à l'artiste*

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-LOUIS KUFFER

**A**utant par sa trajectoire que par sa conversation, Metin Ardit est un homme intéressant. Lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois, dans « son » palace genevois du bord du Rhône, il venait de créer, avec l'ambassadeur de Palestine à l'Unesco, Elias Sanbar, une fondation pour aider les Palestiniens de Cisjordanie et les Israéliens pauvres à étudier la musique avec de bons professeurs et des instruments dignes de leur travail. La ville de Genève, le Conservatoire et l'Orchestre de la Suisse romande, dont il est président de la Fondation, sont partie prenante de cette généreuse entreprise dont il a fourni le capital de base. Or, qui aurait la mesquinerie de relever que le financier multimillionnaire en a les moyens, comme il a eu les moyens de développer une importante activité de mécène à Genève et en Suisse romande ? Et comment ne pas être intéressé immédiatement par la conversation de cet homme aussi cultivé que plein d'humour, dont la qualité d'indépendance et la très vive sensibilité se perçoit dans ses livres, et particulièrement dans *Loin des bras* ?

– **Georges Simenon disait qu'un écrivain avait, à dix-huit ans, fait le plein d'émotions pour une vie.**

**Vous évoquez votre adolescence dans *Loin des bras*, mais quelle enfance fut la vôtre ?**

– J'ai quitté Constantinople à sept ans pour la Suisse, et le sentiment dominant de mon enfance qui me reste est d'avoir été très tendrement aimé. Jamais je n'ai douté de l'amour de ma mère ni de mon père. Pour ce qui est de celui-ci, je pourrais dire qu'il a appliqué le précepte occidental qui dit de traiter son fils comme un prince jusqu'à sept ans, comme un esclave dans les années qui suivent et comme un ami à l'âge adulte, ce qui fonctionne si la base de cette attitude est fondée sur l'amour.

– **Quel homme était votre père ?**

– Il était dans les affaires. C'était un importateur spécialisé dans les domaines technique et scientifique, et ses rapports avec la Suisse étaient solidement établis. D'ascendance juive, comme ma mère, c'était un homme très attaché aux principes et aux idéaux qui a toujours été très présent dans ma vie.

– **Quel rôle la lecture a-t-elle joué dans votre vie d'interne « profond », à savoir coupé des siens durant des mois ?**

– De fait, la lecture a été l'un de mes meilleurs pallia-

tifs à la solitude, souvent durement ressentie, la lecture et les arts en général. En littérature, ma passion principale a été Maupassant, dont je crois réellement avoir tout lu. Ce qui m'a le plus touché chez lui était son mélange de révolte contre le conformisme bourgeois et de tendresse infinie. Sa lecture ajoutait véritablement à ma vie affective et embellissait ma vie. En outre, j'ai commencé pratiquer la musique vers l'âge de dix ans et le théâtre a beaucoup compté lui aussi tout au long de mon adolescence.

– **Cela étant c'est la voie scientifique que vous avez choisie dès votre maturité...**

– Oui, les sciences me passionnaient, et j'y excellais aussi bien. Il y avait là ce qui me semblait une grande aventure à vivre, et la physique m'attirait particulièrement, pour sa proximité avec les mathématiques et la philosophie. J'étais aussi attaché à la beauté d'une démonstration qu'à toutes les implications liées à mes études sur le génie atomique, sous la direction de Bernard Vittoz, mon maître spirituel. Côté philosophie, je suis également redevable à mes contacts suivis avec la philosophe Jeanne Hersch, qui m'a aidé à réfléchir avec une rare bienveillance.

– **Quels sont « vos » phi-**

**losophes de prédilection ?**

– Comme Van Gogh dans son destin de peintre, ce sont des destinées hors du commun plus que des théories ou des systèmes, des penseurs ouverts sur les profondeurs existentielles de l'homme, qui nous interrogent sur la complexité du monde ou sur l'éthique, comme Nietzsche ou Kierkegaard, Jaspers ou Levinas.

– **De la physique, vous avez bifurqué vers les affaires via la Business School de Stanford ? Vous rêviez de faire fortune ?**

– Ce n'était pas, sincèrement, ma motivation première. C'est plutôt l'esprit d'entreprise qui m'habitait que le désir de m'enrichir, et l'envie d'appliquer mes connaissances de manière plus concrète. Il se trouve que j'ai réussi, comme on dit, mais en restant l'individualiste incassable que je serai toujours, convaincu par ailleurs que l'artiste est le personnage le plus important de la société.

– **Et l'écriture là-dedans ?**

– J'y suis revenu, après de premiers essais de jeunesse et le grand détour de ma carrière, avec la même intensité et la même ardeur que j'ai mise dans mes affaires, et je commence à m'y sentir un peu plus confiant en moi, même si je m'estime toujours et encore en apprentissage...

## LUKAS BÄRFUSS

*Au cœur des ténèbres humaines*

MATTHIEU RUF

« Les livres qui n'existent pas et qu'on veut lire, il faut les écrire. » Le ton innocent de Lukas Bärfuss, rencontré récemment à Lausanne, semble de prime abord démentir l'aura qui entoure cet auteur de théâtre reconnu, né à Thoun en 1971. L'année passée, son roman *Hundert Tage* avait déclenché une solide polémique sur l'aide au développement. Débats devant des centaines de personnes, multiplication d'articles : la charge virulente du livre, qui fait de la Direction du développement et de la coopération (DDC) un facilitateur majeur du génocide rwandais de 1994, avait remis au goût du jour, en Suisse, la notion d'« écrivain engagé ». A la lec-

ture de la traduction française, parue en octobre chez un petit éditeur de théâtre parisien, le constat est clair : l'écrivain Bärfuss est tout sauf innocent.

*Cent jours, cent nuits* nous entraîne en effet dans la descente aux enfers du protagoniste David Hohl, envoyé en 1990 au Rwanda pour sa première mission avec la DDC. Un cauchemar déroulé peu à peu, mais annoncé dès l'incipit : dans sa maison enfouie sous les « sapins noirs » du Haut-Jura, un soir d'hiver, David raconte son histoire d'« homme brisé » au narrateur. Un ami d'enfance qui, rapidement, disparaît entièrement du récit, pour laisser place au monologue cynique et terrifiant de David lui-même. Une structure que l'auteur a

voulue proche de celle d'*Au cœur des ténèbres*, de Conrad, et qui ne laisse aucune issue, comme si l'expérience de l'erreur interdisait même le réconfort d'une amitié.

Car c'est avant tout un cauchemar de l'erreur que vit le lecteur avec David. Erreur de l'auxiliaire au développement idéaliste, confronté aux effets pervers des investissements au long terme de la DDC dans le régime hutu : « nous leur donnions le crayon avec lequel ils dressaient ensuite leurs listes de morts (...), nous leur construisions les routes sur lesquelles les assassins roulaient vers leurs victimes ». Erreur de l'amant égaré dans la « grande baise » avec Agathe, Rwandaise étudiant à Bruxelles et que le

génocide transformera, de l'occidentalisme indolente qu'elle était, en militante raciste et cruelle. Erreurs de l'homme, encore et encore, qui confondra le sauvetage d'un oiseau avec la dignité humaine.

Il y a des scènes très fortes dans ce livre, dont le réalisme impitoyable nous rappelle constamment notre animalité : ainsi, le besoin de « faire pipi » vient brutalement couper une séquence picturale de fuite sous la lune. Du quotidien bureaucratique aussi excitant qu'un « enterrement protestant » du début, jusqu'aux visions apocalyptiques des dernières pages, dans lesquelles David regarde la pluie transformer un camp de réfugiés en « bouillie puante et merdeuse », les phrases sont



## LECTURES

Premier récit paru en 2002, après des essais consacrés à La Fontaine, Machiavel et Nietzsche, *La Chambre de Vincent*, réédité ces jours en poche/Zoé, module la passion de l'auteur pour la figure crucifiée de Van Gogh, amorçant ici une remémoration autobiographique très attachante, qui se déploie beaucoup plus amplement, en roman, dans *Loin des bras*.

Premier roman accueilli en 2005 chez Actes Sud, cette *Dernière lettre à Théo*, de moins de cinquante pages, saisit par son intensité tragique que le comédien Pierre Ardit rend avec une parfaite justesse de ton dans la collection Livre audio d'Actes Sud. Avant l'ultime chute dans les champs de blé, c'est le drame de toute une vie, sous le regard terrible du père, qui se concentre dans un cri de détresse.

Après *La Pension Marguerite* en 2006 (Prix Lipp), *L'Imprévisible* en 2007 (Prix des auditeurs de la RSR) et *La Fille des Louganis* (Prix Ronsard des lycéens), *Loin des bras* déploie les thèmes de Metin Ardit (notamment la filiation, Les amours empêchées et l'identité problématique) dans les grandes largeurs d'un roman « théâtral » ressaisissant la vie d'un internat de jeunes gens, au bord du lac Léman, à la fin des années 50. Très fine observation sur fond d'émotion en crescendo. Actes Sud, 2009.

J.-L.K.

lourdes, le parcours intense. Mais parfois un peu décousu : des transitions mal amenées, certaines inconsistances trop obscures du protagoniste, sans diluer la force politique, nuisent à la cohésion stylistique du roman. Pourtant les errances inexplicables du récit de David expriment peut-être l'essentiel : l'incompréhension est fatale. Aux relations entre l'homme et la femme comme à la sincère ambition de quelques Européens d'instaurer, en Afrique, la « justice universelle ».

M. R.

**Lukas Bärfuss**, *Cent jours, cent nuits*, traduit de l'allemand par Bernard CHARTREUX et Eberhard SPRENG. L'Arche, 2009, 224 p.

LYDIE SALVAYRE

*Portrait d'un homme blessé*

JEAN PERRENOUD

Jean Echenoz, auteur du magnifique portrait d'Emil Zátopek dans *Courir*, avait, il y a quelques années, dressé un autre portrait, celui de Jérôme Lindon, éditeur et directeur des Editions de Minuit depuis 1948. Il y a à la fois beaucoup de similitude et une grande différence entre ce portrait et celui de *BW*, ancien éditeur chez Gallimard et au Seuil, inventeur et ex-patron des éditions Verticales récupérées par Gallimard, auteur de *Paysage[s] avec palmiers*, sur le Liban. Autant on pouvait découvrir chez Echenoz l'homme, grand marcheur par ailleurs, totalement dédié à sa mission d'éditeur, autant on découvre chez *BW* l'homme. L'homme qui court, qui s'en va, mais l'homme avant tout. Peu l'éditeur. *BW*, il faut insister là-dessus, sans le savoir peut-être, respecte parfaitement le 36<sup>e</sup> stratagème chinois « pour se tirer de situations conflictuelles », 36<sup>e</sup> stratagème qui supprime tous les autres : « fuir avant qu'il ne soit trop tard. » Il y a de la fuite chez *BW*, tout le temps, mais elle

est courageuse, jamais lâche. Comme s'il était constamment à la poursuite du mieux. Un côté Corto Maltese peut-être. Son portrait est ainsi atypique. Au lieu d'un technocrate froid et calculateur, on découvre un homme de chair et de sang. Et de surcroît, un homme blessé, stigmatisé par la guerre du Liban, dont il ne se remet pas. « Ce que *BW* a encore constaté, c'est que la bave de l'horreur avait infecté toute chose, mais sans que la vie cessât pour autant de faire valoir ses droits. »

*BW* est le portrait d'un homme, mais c'est aussi le portrait d'une vie de baroudeur vieillissant, qui voit le monde se réduire pour lui : il se fait opérer d'un œil, ancien coureur, « il ne peut plus effectuer cent mètres d'affilée sans être astreint à une halte ». Mais vieillir, avoir été blessé, c'est aussi mieux se connaître. « Je me querelle moins avec les autres (c'est vrai). Je sais mieux réfréner mes colères naissantes (c'est vrai). D'ailleurs je ne fréquente plus que des personnes aimables (c'est vrai). Je

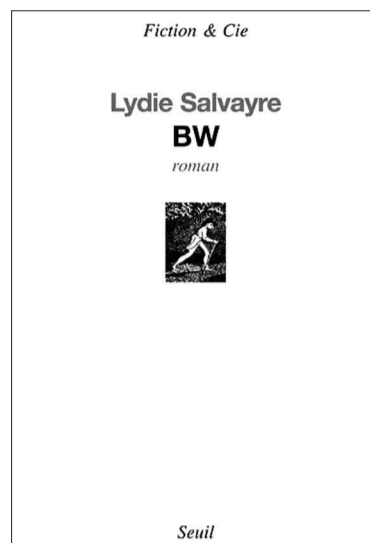


Lydie Salvayre DR

sais faire moi aussi mon gentil (c'est faux). J'endure mieux les moments calmes, je veux dire où il ne se passe rien (c'est vrai). »

Il y a aussi de belles rencontres, des « amitiés ferventes ». Dans la Suisse grise des années 1970, ainsi, celle de Jean-Marc Lovay, l'immense auteur d'origine valaisanne, qui le fait hésiter à fuir, une nouvelle fois.

Par les confidences échangées avec sa compagne, *BW* nous parle aussi du monde qui va, du monde qui se convulse et qui change. *BW* nous offre son témoignage et sa façon à lui de faire face, nerveusement, en alerte, comme un



fauve : « On dit que le léopard meurt avec ses taches. » Tout au bout des 206 pages, il raconte son hommage manqué à Jack Kerouac, et c'est toute la possibilité d'une autre littérature qu'il entrevoit. « Et lorsqu'il est arrivé devant la maison natale de l'écrivain, il s'est passé ceci : un grand chien noir en a jailli, qui l'a talonné jusqu'au bout de la rue. Sans blague. Était-ce un signe ? dit *BW* qui ne croit pas aux signes. Le véhicule du Malin ? dit-il en riant. L'avertissement d'un maléfice à venir ? Le présage néfaste que la littérature, ou plutôt qu'un certain état de

la littérature que je considère comme la littérature même, disparaîtrait un jour comme disparaîtraient les léopards de la jungle ? Et qu'alors surgiraient des objets mutants appelés littéraires, mais sans rapport aucun avec la littérature telle qu'elle me fit, telle qu'elle me porta, telle qu'elle enchantait ma vie ? »

J. P.

Lydie Salvayre, *BW*, Seuil, 2009, 206 p.

Pour mémoire : Bernard Wallet, *Paysage avec palmiers*, Gallimard, 1992.



©Mervyn Peake Estate. Alice's Adventures... 1946.

BRAD KESSLER

*Les oiseaux tombés du ciel*

CLAIRE JULIER

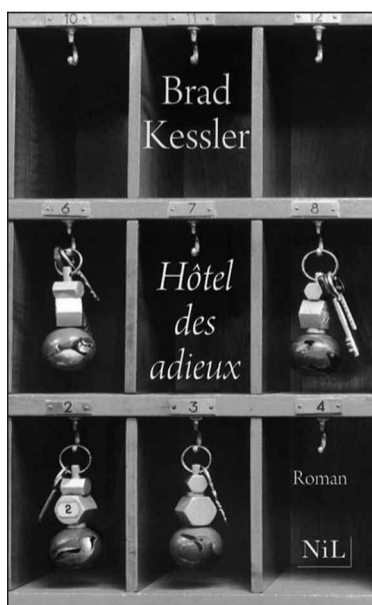
Toute fin s'ouvre sur un commencement. Vue de loin, l'explosion apparaît comme un feu d'artifice à l'envers, une gerbe inhabituelle qui s'enfonce dans la mer et puis la mer est instantanément renvoyée au noir de la nuit. Un épouvantable craquement a déchiré les tympans et le roulement des vagues reprend, comme d'habitude.

Ce n'est pas parce que le ciel est rendu à lui-même – aux étoiles, à la lune, au passage constant des oiseaux migrants –, et l'océan à ses marées, que le temps reprend son rythme.

Le crash – à une époque où l'on aimerait croire au risque zéro – frappe, atterre, sans égards, sans limites. Nul ne peut imaginer depuis la terre l'immensité de l'océan,

son froid, atroce, sa profondeur, son indifférence. Le déploiement médiatique fâche, émeut, révolte, provoque l'envie de hurler, donne une importance irréaliste, surréelle à l'événement. « Pour quelle raison une mort collective et violente faisait-elle sortir tout le monde de son trou ? Des centaines de gens mouraient toutes les heures, tous les jours, à l'hôpital, sur les autoroutes, et personne ne venait témoigner ni pleurer. »

Trachis Island, petite île pour vacanciers au large de la Nouvelle-Ecosse, devient centre de ralliement non seulement pour les individus fracassés, à la recherche de corps chéris, mais aussi pour les journalistes, les enquêteurs, les assureurs, les bénévoles, les humanitaires, les curieux, toute une cohorte liée au chaos.



Les proches, les survivants – comme on les appelle – se regroupent dans le microcosme que forme l'île, se regroupent dans le petit hôtel. Étrangers aux regards portés sur eux, ils cherchent les corps, des pistes, des preuves. Comment vivre sans être sûrs ? Comment

continuer sans avoir d'objets fétiches de ceux qui ont disparu avec pour seule sépulture l'immensité de l'océan ?

« Sa mère disait que l'âme était un oiseau qui vivait dans la nuque des hommes. La nuit, il s'envolait par la bouche, et revenait au réveil ; quand on mourait, il s'envolait pour toujours. Le monde qui s'étendait au-delà des vitres, cette nuit, ressemblait à une parfaite abstraction, à un rêve. Ici, au salon, les vivants réchauffaient leurs os près de la flamme. » Les morts sont à l'extérieur. Eux, ils essaient de se reconforter comme ils peuvent – le corps, le cœur, l'esprit. Les mots, les silences, les gestes, les notes de musique prennent un sens autre, un poids différent. Ils racontent d'autres histoires comme pour survivre, se tissent pour faire

une étoffe qui éloignerait des larmes, une pierre patiente à qui l'on raconte et raconte encore pour effacer à chaque fois un peu de malheur.

A petites touches délicates, Brad Kessler entraîne ces femmes, ces hommes dévastés par l'impossible deuil vers des instants où ils pourraient contempler le vol des alcyons, ces oiseaux dont la rencontre annonce calme et paix ; il les emmène vers un monde où il y a parfois possibilité de fraternité.

C.J.

Brad Kessler, *Hôtel des adieux*, (*Birds in fall*), traduit de l'anglais par Odile DEMANGE, Editions Nil, 2009, 316 p.

MAURICE CHAPPAZ

*Comme une lettre du Paradis*

JEAN-LOUIS KUFFER

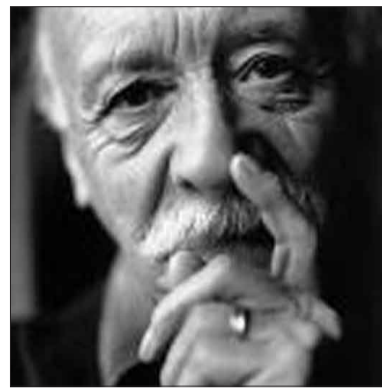
« Je dis ma disparition... », écrit Maurice Chappaz dans le dernier livre qu'il écrivit entre juin 2008 et janvier 2009, interrompu par sa mort et dont 3 chapitres sur 5 viennent de paraître chez Fata Morgana, intitulés *Le roman de la petite fille*.

« Voici une heure que je rédige des lettres à des camarades dans l'existence. Sur une enveloppe j'écris le nom d'un ami qui dort au cimetière.

« Pour un peu je mettrais l'adresse du cimetière.

« Ce qu'on fait avec plus d'intelligence quand on prie ».

Maurice Chappaz ou l'intelligence faite poésie : le même pour l'essentiel à passé nonante ans qu'à son premier écrit septante ans plus tôt, intitulé *Un homme qui vivait couché sur un banc*, je veux dire : le même qui prie et fume, dans la prose la moins fumeuse qui soit : nette et fluide, dansante d'image en image, candide et poreuse, fondue dans le murmure de la nature en laquelle le poète voit partout Dieu. On le retrouve d'abord « à quelques pas de sa maison natale qu'on appelle l'Abbaye », écoutant « avec une joie secrète » l'eau d'une fontaine. « On dirait des diamants qui chantent », note-



Maurice Chappaz

DR

ra-t-il tout à l'heure sur une des enveloppes qui lui serviront de papier brouillon où écrire ce livre : « Ce sont les paroles des grandes forêts sombres où se cachent les sources ».

Le tout vieil homme se sait « vers la fin de sa vie », comme on le sentait déjà en tourbillon dans *La pipe qui prie et fume*, et ressaisit tout ce qui a été dans tout ce qui est et sera, subissant certes un « séisme » physique et mental mais qui « dépasse le désespoir car on s'aperçoit que la vie est un inconnu où l'on va disparaître et se fondre. Ou peut-être s'accomplir tant la vie dépasse toujours la vie ». Et ceci qui traduit si bien son esprit d'enfance inaltéré : « C'est ça la vieillesse : on s'y noie comme dans un berceau. »

À la toute fin de sa vie, le vieil homme subit des crises d'asthme, soulagées par une médication miracle que ne connut pas sa seconde épouse-

se Michène, atteinte de ce mal vers sa troisième année. Michène se relevant la nuit pour le soulager, lui raconte ainsi ce souvenir d'enfance, et, de fil en aiguille, son enfance et sa mère, le Québec et sa tribu, : voici donc le roman de la petite fille à travers ses aïeux – les Albert et les Rivière, figures quasi mythiques –, le roman de Michène à fines touches et méandres, comme ceux d'un fleuve. On partira de la Grande Guerre et de migrations, d'entreprises humaines et de fâcheries puis de réconciliations, pour arriver aux tribulations de la mère et de l'enfant, entre pénurie et jeux enfantins. « Ma vie va finir. Ces jeux qui balancent le premier âge de mon épouse servent de rame à mes derniers jours. Je me suis embarqué ».

Comme dans toute l'œuvre, les images scintillent et sonnaillent en roue libre : « Le tram musiquait dans les rues avec son petit bruit de ferraille et de porte-monnaie. » Comme dans *La pipe qui prie et fume*, le texte respire la vie bonne : « La mort qui s'approche donne déjà à notre vécu cette dimension inconnue. Il y a de quoi être émerveillé et éfrayé d'avance. On fait sa provision d'éternité sans s'en rendre compte. Tous les jours »

Comme une lettre du Paradis écrite les pieds sur terre et qui nous retombe du ciel en pluie vivifiante de mots radieux...

J.-L.K.

Maurice Chappaz, *Le Roman de la petite fille*, Fata Morgana, 2009, 65 p.

Et pour mémoire : *La Pipe qui prie et fume*, Revue Conférence.



©Mervyn Peake Estate.  
*Treasure Island*, 1949.

STEVEN CARROLL

*Le charme discret d'un conteur*

CLAUDE AMSTUTZ

Il est impossible d'échapper au charme de cet écrivain discret venu d'Australie. Son écriture sobre, précise, aux émotions contenues ainsi que sa force narrative éblouissante, évoquent une banlieue de Melbourne entre les années 50 et les années 70. Nous y croisons le destin de Rita, de son mari Vic, le mécanicien du premier livre, *De l'art de conduire sa machine* et de leur fils Michaël, fasciné par le cricket dans *Un Long Adieu*. Photographie en sépia, pourrait-on dire, de ce faubourg paisible qui s'ouvre peu à peu aux résonances du monde avec ses personnages attachants, constamment en mouvement, en devenir, à la recherche d'une vie meilleure.

Steven Carroll est vraiment un conteur extraordinaire. Son économie verbale pour dire la fragilité de l'amour, l'espoir qui vacille, la tristesse de l'enfance évanouie ou l'inexorable métamorphose des paysages urbains, tient de la magie et suffit à qualifier son talent d'incomparable.

Avec *Le Temps qu'il nous a fallu* achève cette chronique familiale et sociale. Célébration mélancolique de la mémoire qui s'épanche où les souvenirs ont remplacé les rêves, où les jeunes qui défendent l'avenir contrastent avec les plus anciens qui ont passé le témoin et ne se sentent plus nécessaires à la collectivité, spectateurs ironiques du temps qui passe. Magnifique!

Steven Carroll est né à Melbourne en 1949. Enseignant au niveau secondaire et critique dramatique, il se consacre aujourd'hui exclusivement à l'écriture. Il vit à Melbourne et partage sa vie depuis plus de 15 ans avec l'écrivain Fiona Capp, publiée chez Actes Sud, et leur fils de 10 ans.

C. A.

Steven Carroll, *Le Temps qu'il nous a fallu*. Phébus, 2009, 287 p.

Prix FEMS  
2010

Littérature  
«Récits  
courts»

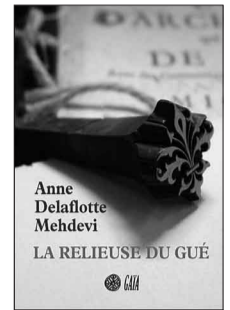
FONDATION  
EDOUARD & MAURICE  
SANDOZ

En 1996, la Fondation Edouard et Maurice Sandoz (FEMS) à Pully a institué le **Prix FEMS**. Il s'agit d'une bourse de création de 100'000 francs suisses attribuée chaque année à un artiste. En 2010, c'est la **littérature** qui sera honorée, puis au cours des années suivantes la peinture et la sculpture, selon le principe d'une attribution tournante. Le Prix FEMS a pour but d'encourager la création artistique. Il doit permettre à un artiste de franchir un pas décisif dans sa carrière, de réaliser un projet d'envergure, mais aussi de promouvoir son œuvre en l'aidant à rencontrer des personnes susceptibles d'en assurer la diffusion.

Le **Prix FEMS 2010** est ouvert à tout écrivain suisse ou résidant en Suisse depuis 5 ans au moins, dans le domaine de la **littérature**, sur le thème «**Récits courts**» (en langue française, à l'exclusion de toute traduction). Votre dossier, établi conformément au règlement du Prix FEMS, doit être déposé jusqu'au **28 février 2010** au plus tard, cachet de la poste faisant foi, à l'adresse indiquée ci-dessous.

Le règlement du Prix FEMS et tous les renseignements utiles peuvent être obtenus sur simple demande auprès de la **Fondation Edouard et Maurice Sandoz, avenue Général-Guisan 85, 1009 Pully, téléphone 021/721 13 33, fax 021/721 13 34, www.fems.ch**

MAIN COURANTE

*Un parfum d'antan*

Un village de Dordogne à l'intérieur des terres, des enseignes d'échoppes qui annoncent de vrais métiers avec leurs odeurs, leurs couleurs. Des hommes, des femmes pétrissent, façonnent, ressemblent dans la plus grande tradition artisanale. Il y a aussi – comme dans tous les villages de la France profonde ou de beaucoup de régions éloignées de la capitale et vivant sous et avec le regard des autres – une folle, une fiancée prolongée, un curé en quête d'ouailles, des Parisiens qui viennent se ressourcer pendant les vacances, un maire pas très clair, un corbeau. Des histoires se racontent; un passé lié à la Résistance, à ses combattants, à ses délateurs resurgit lorsqu'une nouvelle venue – l'étrangère – s'installe, une relieuse qui lit, relit *Cyrano de Bergerac* et qui parce qu'elle a des doigts qui savent faire parler les reliures, détecter les odeurs restées à l'intérieur des pages, découvre une histoire pas très propre, pas très jolie, pas très honnête.

C'est un premier roman au charme désuet, au parfum d'antan. Un petit monde à la Don Camillo derrière des volets entrebâillés et le parfum des fougères.

C. J.

Anne Delaflotte Mehdevi,  
*La Relieuse du gué*, Editions Gaïa, 268 p.

## MAIN COURANTE

## Humour noir

Le personnage principal de ce roman est peut-être bien *Green Oaks*, un centre commercial nouvelle génération de Birmingham où se retrouvent les paumés, les désœuvrés, les malheureux qui viennent y tromper leur ennui ou attendent la fin du week-end : Mais c'est ça la vie, non ? Perdre son temps jusqu'à ce qu'on meure. C'est tout ce qu'on peut faire... Pourtant, dans cette tour de verre, Kurt et Lisa, à la recherche d'une petite fille disparue, surmonteront leurs blessures intimes. Malgré une vision assez désenchantée de la vie fragilisée par la douleur, les non-dits ou la perte, Catherine O'Flynn nous réserve quelques morceaux d'anthologie d'humour noir, avec les délires verbaux de Crawford, manager de « Young Music » – ses craintes de l'inspection générale ou ses cours de management – ainsi qu'une tendresse particulière pour ces promeneurs éphémères d'un univers cacophonique et glacé. Premier roman.

C.A.

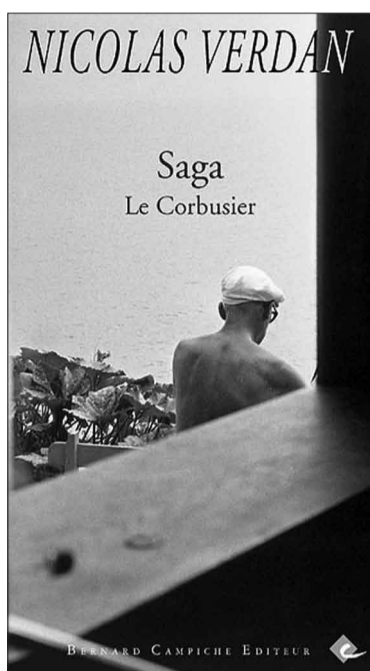
Catherine O'Flynn, *Ce qui était perdu*, Jacqueline Chambon, 2009, 340 p.

NICOLAS VERDAN  
*La saga de Corbu le visionnaire*

BRUNO PELLEGRINO

De nombreuses choses, dans le dernier roman de Nicolas Verdan, arrivent dans le désordre, se télescopent, s'imposent rapidement, s'interrompent, reprennent plus loin ou sont oubliées, glissent, convergent toutes enfin vers un seul point : ce matin d'août 1965 où Charles-Édouard Jeanneret, dit Le Corbusier, va prendre un ultime bain dans cette mer qu'il a toujours aimée. Avant de mourir, il se souvient.

Nicolas Verdan, né en 1971, est journaliste et écrivain. Avec *Saga. Le Corbusier*, son troisième roman, il propose une lecture originale de la vie de l'un des plus fameux architectes du XX<sup>e</sup> siècle. Qu'on ne s'y trompe pas : ce texte n'emprunte rien (ou pas grand-chose) au genre « biographie d'homme célèbre ». Si l'on y trouve bien certains épisodes incontournables (la naissance à La Chaux-de-Fond en 1867, la figure maternelle, l'épouse, Yvonne, les maîtresses, et puis l'œuvre, aussi bien architecturale que picturale et littéraire), on y voit surtout se dessiner un personnage étrange, et à vrai dire pas franchement sympathique, par trop distant, froid, orgueilleux peut-être, en tout cas



infidèle et plutôt opportuniste (et pourquoi pas lâche, s'il y a lâcheté à choisir, entre autres choses, « de vivre la guerre à distance respectable »).

La forme rend à chaque ligne cette distance paradoxale que prend l'auteur avec son protagoniste : le texte entier est à la deuxième personne du pluriel. Or, ce qui peut passer d'abord pour une marque de respect envers l'homme et son génie, ce que l'on pourrait lire comme une sorte de lettre ou d'hommage, prend parfois les accents de la dénonciation : « Avez-vous seulement une fois exprimé le moindre doute ? » ; et à propos des

événements des années 1940 en France : « Vous ne vouliez rien voir », « Vous n'avez pas su voir. Vous n'avez rien dit. » Étrange narration, donc, qui dérange, agace parfois, met en tout cas le lecteur dans une posture désagréable, inhabituelle, mais qui pousse aussi ce texte du côté du roman par la complexité et le climat qu'elle instaure.

Les climats, justement, Verdan excelle à les rendre, et ceci depuis son premier roman, *Le Rendez-vous de Thessalonique* (2005). On retrouve ici une même manière de décrire les villes (Rio, Alger, New York, Chandigarh) comme des entités vivantes, palpitantes. On retrouve ce style très pesé, mesuré, elliptique parfois, mais qui parvient à développer, dans la scansion d'un rythme très haché et de phrases simples et régulières, une sensualité inattendue. Le personnage gonfle, prend de l'ampleur : voilà, ce n'est plus le fameux architecte, c'est un homme et ses vacillations.

De roman en roman, Nicolas Verdan ne se lasse pas d'interroger le monde actuel, que ce soit, dans *Le Rendez-vous de Thessalonique*, en décrivant

la vacuité d'une existence qui se confronte à un Orient décadent sur fond de migrations douloureuses, ou en retraçant le destin, dans *Chromosome 68* (2008), de la génération sans idéaux des enfants de la révolution, ou enfin dans cette *Saga*, roman où semble s'être nouée entre l'écrivain et son sujet une relation complexe – ce que confirme la « Note de l'auteur » qui clôt le livre, où l'on découvre que romancer la vie du Corbusier aura permis à l'auteur d'appréhender les événements dramatiques vécus à Beyrouth à l'été 2006. Posture d'écrivain : Nicolas Verdan fait passer le monde à travers le filtre de la littérature pour se l'approprier, se le rendre un peu moins incompréhensible, le dire dans ce style nerveux, lacunaire et énigmatique, qui porte en lui la trace de ce que le monde a de lacunaire, de nerveux et d'énigmatique.

B. P.

Nicolas Verdan, *Saga. Le Corbusier*, Bernard Campiche Éditeur, 2009, 190 p.

DANIEL DE ROULET  
*Le bourdon de l'apiculteur*

JEAN PERRENOUD

Aujourd'hui 5 novembre 2009, le *Courrier* de Genève titre en page 6 : « La santé des abeilles entre les mains des agriculteurs ». Cette préoccupation soudaine du politique pour l'avenir de nos sœurs ailées m'oblige à reprendre la lecture du récent roman de Daniel de Roulet, *Le Silence des abeilles*. J'avais en effet prévu un autre titre pour ce papier, comme *Le silence de l'amer*, en référence à Vercors, où je mettais en parallèle le lourd silence en forme de résistance d'une famille recevant un officier allemand chez elle durant l'occupation et la résistance active de Sid, jeune apiculteur un peu néonaze, fasciné par le silence bruissant des abeilles, parfois venimeuses, et leur mort annoncée, voire programmée

par la cupidité humaine. L'actualité m'a ainsi contraint à trouver un titre plus juste et sans amertume.

D'amertume, il n'y en a point dans le roman de Daniel de Roulet, simplement une constatation : les abeilles meurent et les humains que nous sommes ne pourront leur survivre. Avec l'histoire de Sid, Daniel de Roulet recoupe celle de la Suisse de la fin des années 1980 à nos jours. Sid n'est pas un api (happy) apiculteur comme le chantait le regretté Alain Bashung : il mélancolise. Il ne sait pas trop à quoi se raccrocher, dans cette Suisse sans mer où coule le lait et le miel : « mange, mon fils, car il est bon ! » aurait dit l'antique Salomon. Sid navigue entre dérive d'extrême-droite et écoterrorisme flanqué d'abeilles



guerrières (qui se retournent contre leur maître), entre packs de bières descendues en quelques lampées bruyantes et amours japonaises. Sid représente un portrait convaincant d'une certaine jeunesse en plein désarroi, qui essaie coûte

que coûte de grandir et de trouver du sens dans le foutoir contemporain, issu des années soixantuitardes et pris dans les barbelés protégeant le Forum de Davos. Emaillés d'événements authentiques, d'expressions helvétiques savoureuses, dont le lecteur français trouvera la traduction sur [www.danielderoulet.net](http://www.danielderoulet.net), les chapitres du *Silence des abeilles* nous permettent de suivre jusqu'à nos jours l'évolution de Sid et de la Suisse contemporaine, à la sortie des trente glorieuses, les fameuses années où l'argent coulait à flots, comme le lait et le miel justement.

Le ton du roman, celui du personnage principal, souvent, est à la fois léger et grave, léger comme la vie suisse, grave comme les événements parfois incompréhensibles du monde.

« Dans la solitude du mayen, tout en coupant son bois, Sid essaie de comprendre ce qu'il fait sur terre, à quoi ont servi les guerres décrites chaque semaine dans les illustrés d'un autre temps, Dans un cahier bleu, il enferme ses phrases avant qu'elles ne s'échappent : « On ne peut pas devenir suisse, on naît comme ça, confédéré, et l'on n'en guérit plus. »

Autant *Un Dimanche à la montagne* m'avait paru complaisant et surfait, autant j'ai apprécié de lire et de revenir au *Silence des abeilles*, roman dont la maturité de l'écriture est perceptible.

J. P.

Daniel de Roulet, *Le Silence des abeilles*, Buchet Chastel, 2009, 230 p.

SANDRINE FABBRI  
*Un enfant dans le noir*  
ROSE-MARIE PAGNARD

« Maman je t'aime. Ne m'abandonne pas. Demain on part en vacances ». C'est le dialogue silencieux entre une fillette de onze ans et sa mère, un drôle de jour. Maman téléphone, dit « occupe-toi de ma fille au cas où », tandis que l'enfant la surveille, cette mère dépressive, fragile, fantasque et là tout à coup déterminée, à quoi, l'enfant l'ignore mais en petit chien de garde crie dans le pressentiment d'un malheur. Le petit chien auquel on ordonne: va te coucher! Après quoi la mère se jette par la fenêtre, dans cette cité satellite l'asphalte est dur, les suicides de femmes ne sont pas rares.

Le récit de Sandrine Fabbri, *La Béance*, s'ouvre comme cette fatale fenêtre. Le lecteur dès les premières pages en a le souffle coupé. Tout ce désir d'amour, cette impossibilité de l'amour, et cette injustice à l'égard d'une enfant, et ce silence monstrueux: personne ne lui dit que sa mère est morte, personne ne la console, après l'enterrement son père veuf l'emmène en vacances, le programme continue, « suis, obéis, ne parle pas d'elle, on continue »... C'est ce silence que Sandrine Fabbri interroge, lucide, délicate, jusqu'à faire de ce qu'elle a vécu un texte littéraire avec son style propre, avec son rythme évoquant si bien la voix suspendue, hale-



Sandrine Fabbri DR

tante, d'une personne poursuivie, avançant de son mieux sur la corde raide de la vie, toujours sur le qui-vive (ou le qui-meure). Emploi du passé antérieur, phrases coupées (par le vide ouvert devant la pensée de ce qui suit), disposition typographique de mots clés ou mots poèmes, tournures négatives précieuses pressées d'exister, toute cette musique personnelle donne vie à l'absente en même temps qu'elle abolit par la beauté le silence.

Pourquoi ce suicide, pourquoi le mutisme cruel de mon père, comment est-ce à l'intérieur de cet homme mon père, pourquoi ma mère était-elle « entrée dans la cage pour en sortir par la fenêtre »? Sandrine Fabbri essaie de comprendre, elle imagine, se souvient, enquête, devine. Voici le bal au cours duquel

un Slovène immigré, mécanicien de précision au CERN, tombe amoureux d'une belle Genevoise, les futurs parents; puis une page de l'Histoire de la Yougoslavie, avec la jeunesse difficile du père et, en écho, les voyages faits par sa fille l'écrivain en Croatie pendant la guerre, en 1991; puis la réalité et les drames d'une cité satellite; puis le noir dossier de la clinique psychiatrique consacré aux multiples traitements subis par l'épouse et mère, la femme qui crie au secours parce qu'elle n'arrive pas à se séparer de celui qui ne peut la rendre heureuse, ni affectivement, ni socialement, plus grave encore, ni sexuellement. Voici la chambre du père mourant et les retrouvailles presque insupportablement émouvantes (parce que si intimes, juste suggérées pour le lecteur) avec sa fille. La grand-mère maternelle est présente aussi, pendant les deux années qui suivent le drame, une grand-mère exemplaire pour sa petite-fille, avec ses beaux cheveux roux et sa féminité rassurante.

*La Béance* raconte aussi le choc des cultures, particulièrement sensible dans l'évocation d'un autre drame: le frère du père a tué son épouse puis s'est donné la mort. La petite fille qui avait appris à feindre pour survivre est devenue une jeune femme capable de briser le si-

lence avec ce texte poignant. Dans lequel jaillit une lumière qui n'est ni pardon, ni accusation, plutôt pure solidarité, et révolte doublée de bonté naturelle, à quoi s'ajoutent un pleur presque inaudible, un clin d'œil encourageant de la bien-aimée grand-mère, l'image d'une femme donnant la main à une autre femme, sa mère.

R.-M.P.

Sandrine Fabbri, *La Béance*, Editions d'En bas, 2009, 150 p.



©Mervyn Peake Estate. *Alice's Adventures...* 1946.

 MAIN COURANTE

*Fantasmies incestueuses*

Julian éprouve un désir incontrôlable pour sa fille Violeta, mêlant ses rêves, ses silences ou ses besoins de séduction à une réalité insupportable. Alors, afin de ne pas céder à la transgression, il crée une variante de poupées adolescentes, les *Violettes*. Créées à l'image du modèle, elles connaîtront, lors d'une foire commerciale à Amsterdam, une immense popularité auprès de ceux qui éprouvent les mêmes pulsions que lui... Aux frontières de la philosophie et de l'art – les méditations sur *La Poupée* de Hans Bellmer – ce récit allégorique, érudit, cruel, met à nu les obsessions inquiétantes des hommes, confrontées à l'inquiétante *Confrérie de la lumière éternelle*, dont le souci purificateur s'avère aussi fou que les fantasmes de son héros.

Avec ce premier roman singulier, Ana Clavel a obtenu le prestigieux *Prix Juan Rulfo* en 2005.

C.A.

Ana Clavel, *Les Violettes sont les fleurs du désir*, traduit de l'espagnol par François GAUDRY, Métailié, 2009, 112 p.



**Les Editions L'Age d'Homme**  
www.lagedhomme.com – info@agedhomme.com


**Riches Heures**  
de Jean-Louis Kuffer


« Dans l'ironie légère, la mélancolie radieuse, la vie autant rêvée que vécue, se constituent les principales lignes de force de ces belles Riches Heures ». (Jacques PERRIN)

« À vous, lectrices et lecteurs très honorables, je propose aujourd'hui un livre sans pareil, ou presque, dans la littérature contemporaine. Ce livre nous fait entrer dans l'atelier d'un écrivain à la fois secret et ouvert au monde, là même où s'élabore l'alchimie du texte » (Jean-Michel OLIVIER)

« Les lecteurs se précipiteront dans une librairie pour acheter un livre qui traite aussi bien de Maurice Dantec que de Colm Toibim, de Paul Léautaud ou de Paul Gadenne, avec une liberté de jugement que l'Internet encourage. » (Raphaël SORIN)

Jean-Louis Kuffer  
**Riches Heures**  
(Blog-Notes 2005-2008)



L'Age d'Homme 

Abonnez-vous au *Passe-Muraille* et abonnez-y vos amis en nous adressant le bulletin ci-dessous ou en nous envoyant un courriel!

[passemuraille.admin@gmail.com](mailto:passemuraille.admin@gmail.com)  
[www.revuelepassemuraille.ch](http://www.revuelepassemuraille.ch)

*Les prix s'entendent tous frais compris*

- ... Abonnement ordinaire 5 numéros (Suisse: 30 CHF / EU: 25€ / Autres pays: 40 CHF.)
- ... Abonnement de soutien (50 CHF pour tous pays.)

Nom: ..... Prénom: .....

Adresse: .....

.....

Courriel: .....

Date: ..... Signature: .....

Franchir  
S.V.P.

*Le Passe-Muraille*  
Service des Abonnements  
Ch. du Levant 5  
CH – 1005 Lausanne

MARIE NDIAYE

*Feux livides et rêves brûlants*

HÉLÈNE MAULER

Bien des hommes vous le diront avec un demi sourire, et quelques égéries à l'imposante stature, sans doute, leur donnent raison malgré elles : de la forte femme à la forte tête, il n'y a parfois qu'un pas, allègrement franchi dans l'affirmation de soi et la présence bien campée. La forte femme est un personnage en soi, connu de tous et aisément identifiable. Mais la femme puissante, qui est-elle ? Qui peut-elle être ? Le titre du magnifique roman de Marie NDiaye interroge d'emblée, comme une invitation à découvrir une part secrète et méconnue de l'humanité, loin de tout archétype. On pressent un élan, mais un peu souterrain, un peu assourdi, d'autant plus implacable. Une liberté, mais sans rien de débridé : maîtrisée, tendue, vibrante en cela. Une ligne de vie féminine à la solide armature, une parole de femme à son image. Et bien sûr, on songe en contrepoint au versant masculin de la puissance, tellement plus naturel dans l'imaginaire collectif, et à son revers inavoué, l'impuissance...

Il y a tout cela et bien davantage dans ce triptyque éminemment féminin, peuplé d'hommes en berne, où la tension de l'écriture se déploie en multiples sinuosités, où le merveilleux, l'improbable, le fantastique, font incursion pour semer leurs symboles, et où le flamboiement se nourrit d'une sensation éphémère, d'un sentiment décrit au plus juste, sans jamais oublier l'impalpable distance qu'il peut y avoir du sourire aux lèvres, ou des pieds légers d'un enfant à la terre qui le porte. Entre les trois longues nouvelles qui composent le récit, les liens se tissent imperceptiblement au fil des récurrences, des envolées oniriques, et d'un appétit d'écrire calme et déterminé comme peut l'être, aussi, l'appétit de vivre lorsqu'il noue le ventre d'une femme « puissante ».

Revenir, rester, partir, sont autant de modalités d'une présence au monde placée sous le signe de l'exigence. Et ce sont elles qui dessinent la trame

de ce roman, avec leurs hésitations, leurs errements, leurs repentances, leurs abandons et leurs coups de rein salvateurs. Car les trois femmes dont les destins sont ici juxtaposés et, au détour d'une phrase seulement, entrecroisés, ont face à elles des hommes déchus – un père vieilli et malfaisant pour Norah, un mari déclassé, amer et honteux pour Fanta, et pour Khadi Demba un compagnon obnubilé par son but et prêt à toutes les compromissions pour l'atteindre. La première reviendra pourtant à l'appel de celui qui fut le bourreau de son enfance, la deuxième restera auprès d'un Rudy « en grand effondrement », incapable de peser sur sa vie, et la troisième partira dans le sillage d'un Lamine hanté par les mirages d'une autre vie.

Ces trois récits sont construits aussi autour d'une autre puissante présence : celle de l'Afrique avec ses contes peuplés de créatures aux étranges pouvoirs, ses flamboyants opulents et ses mirages de sable, ses mystères et ses misères. Là est sans doute la source d'une inspiration où la vision prend volontiers le pas sur la vraisemblance et où le rêve et le cauchemar cohabitent avec le réel jusqu'à la sidération, jusqu'à l'hallucination.

Norah, dans le premier récit, vient voir en Afrique un père quitté depuis longtemps et retrouve pour son plus grand malaise et sa plus grande inquiétude une « étrange personne rayonnante, électrique », au « corps informe », qui dispense une « lueur glaciale, presque bleutée ». Cet homme autrefois puissant et séduisant n'a plus pour compagnes que sa faillite et sa déchéance. Comme un oiseau lugubre, il se perche la nuit dans le flamboyant qui, imperturbablement, parsème sa maison de milliers de fleurs jaunes, il s'absente de sa propre présence comme il s'est toujours absenté de la vie de ses filles après avoir enlevé leur frère lorsqu'il avait cinq ans. Aujourd'hui, celui-ci est en prison et il faudra que Norah soit une femme puissante pour affronter la confusion des sen-

« Mais son cœur battait lentement, paisiblement et elle-même se sentait ainsi, lente, paisible, hors d'atteinte, à l'abri de son inaltérable humanité. »

Marie NDiaye

timents, résister à l'anxiété par la raison et à la férocité par la résolution, et peut-être délivrer son frère du démon qui, depuis toujours, est assis sur son ventre.

Fanta, dans le deuxième récit, est celle qui a la puissance de rester quand il ne reste plus rien, en quelque sorte l'ombre portée de son mari, Rudy. Rudy à la vie rétrécie, qui s'évertue à « guider dans la bonne direction leur pauvre tombereau, leur chargement de rêves pénibles, de rêves avilissants » depuis qu'il a été renvoyé de son poste de professeur en Afrique pour devenir vendeur de cuisines en France. Rudy qui vit dans le déni, et dans la captivité de ce déni, Rudy qui s'est accommodé du mensonge pour pouvoir s'accommoder de sa vie, Rudy qui a fait de la fière Fanta une poulette aux ailes brisées, morne et triste, Rudy impuissant et honteux d'avoir trahi le rêve de bonheur de Fanta pour emplir sa vie de « rêves monocordes, sans chaleur et gris », faire de leur amour un « rêve légèrement avilissant et inutile », et transformer toute conversation avec elle en un « rêve mélancolique et blessant et cafardeux (mais curieusement non dénué d'une infime espérance) » : c'est dans un *road movie* caniculaire que nous entraîne ce deuxième récit, alors que Rudy a jeté au visage de Fanta des paroles qu'il ne se pardonne pas mais qui, peut-être, seront salvatrices.

Khady Demba enfin, dans le troisième récit, est sans doute la plus puissante de ces « trois femmes puissantes » – et son histoire, celle d'une vie qui se perd dans le sable au moment où elle se remet en route, celle d'un regard sur soi et sur le monde qui se noie et reprend pied au gré du flux et du reflux de l'espérance, est assurément la plus poignante et un petit chef d'œuvre d'écriture. A lire absolument, à l'heure où les politiques de tous bords nous feraient volontiers croire

qu'il est facile d'embarquer seul, de nuit, dans une barque bondée pour traverser la Méditerranée, ou de laisser derrière soi Tombouctou pour s'élancer à travers le Sahara dans une guimbarde essoufflée, direction Gibraltar...

H. M.

Marie NDiaye, *Trois femmes puissantes*, Gallimard, 2009, 320 p.



©Mervyn Peake Estate. Alice's Adventures... 1946.

## L'ÉPISTOLE

*Lettre à un vieil ami*

MATTHIEU RUF

*C*her Don Quichotte,

*Cela faisait un bon moment que j'étais sans nouvelles de toi. A vrai dire, je commençais à m'inquiéter. Qu'est-ce que tu fabriquais ? Le dernier coup de massue de la réalité t'avait-il rendu muet ? Étais-tu tombé, sec comme une perche, parmi les victimes des subprimes ? T'avait-on kidnappé au large des côtes somaliennes ? T'étais-tu à nouveau mis dans le crâne cette curieuse idée que jamais il n'y eut de chevaliers errants dans ce monde ?*

*Non, mon ami, tu es toujours là. Je t'ai revu l'autre jour, dans une salle obscure, où jaillit un déluge d'images telles qu'on n'en avait plus vues depuis ta grotte de Montésinos. Tu étais là, sous les traits d'un nain réparant, sous la pluie, une roulotte brinquebalante. Tu étais caché, surtout, derrière un miroir en plastique s'ouvrant comme un rideau bon marché sur un monde étrange, où un acteur mort trop jeune se transformait en un autre, puis en un deuxième, puis en un troisième. Tous ils portaient ta barbichette et moi j'ai bien vu que celui qui escaladait*

*une échelle jusqu'aux nuages, celui qui dansait dans l'air et les visions dulcinéennes, celui qui fuyait dans un désert sans fin n'étaient qu'une seule et même personne : toi, mon vieux maître...*

*Je t'ai vu, aussi, sans te voir vraiment. Dans le regard malicieux d'un clown moderne qui, dans notre dos, se délectait de nous emporter loin dans ses images. De nous rappeler, comme je te le disais, que « l'homme est comme Dieu l'a fait, et pire bien souvent ». Mais surtout qu'il est libre et que l'absolu n'existe que dans nos rêves.*

*Ce clown s'appelle Terry Gilliam. Il a tenté, voici dix ans, de raconter notre histoire, ou une partie de ton histoire, qui n'a pas de fin. On me dit qu'il va réessayer. Lui aurais-tu prodigué ton conseil : « à mi-chemin des extrêmes de la lâcheté et de la témérité se trouve le courage » ?*

*Cher Don Quichotte, vieux pirate, cours voir L'Imaginarium du docteur Parnassus. Tu en ressortiras plus sainement fou à lier que jamais...*

*Fidèlement à toi.*

Sancho Panza



## LES ENFANTS QUI LISENT SONT DANGEREUX

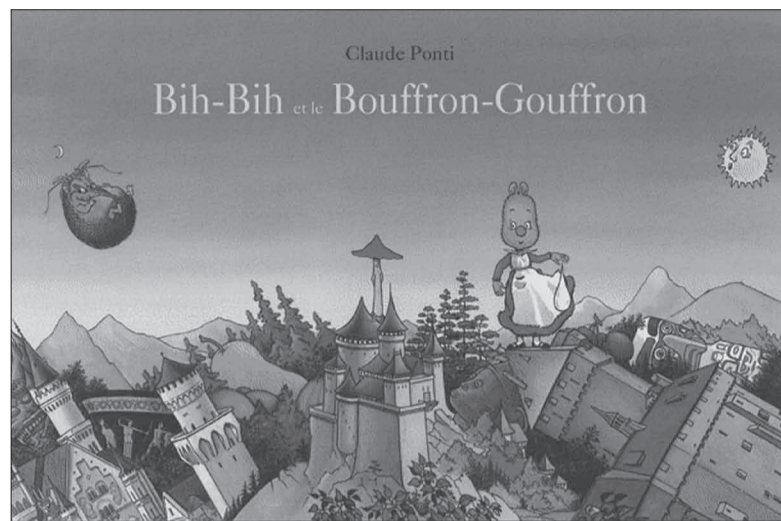
CLAUDE PONTI

*Un drôle de conte initiatique*

NASMA AL'AMIR

**B**ih-Bih, petite fille bestiole, marche sur un chemin avec son compagnon champignon, Filifraïime, qui joue le rôle de point sur les « i » et de clin d'œil à l'oubli qu'il faut sauver. C'est le dernier morceau de la terre qui reste et qui est la langue d'un monstre, le Bouffron-Gouffron, cruel et chaotique croque-planète.

Ils sont avalés et se retrouvent, dessert-cerisesurlegateuesque, dans les entrailles du monstre. Dans cet estomac en pleine digestion terrestre tout est sens dessus dessous. Un instant, ils sont géants pour se retrouver ensuite ombres d'épingle. Un tourbillon va les emporter d'un site archéologique vers des œuvres d'art, telles ces *Causeuses* de Camille Claudel, le Machu Pichu, Sumer, la Grèce, Paris, New York, un foisonnement d'êtres de magie, de châteaux de fruits, de fleurs et de livres. Un coucou à Blaise, le poussin masqué imperturbable et omniprésent. Comme je m'imagine le lire et le suivre des yeux



avec mes petits enfants pas encore nés. Il y'a tant à partager!

Une ballade dans les histoires de l'histoire.

Ce sont ces quatre *Causeuses* qui raconteront le chemin pour les sauver, elles, la terre, la vie, l'histoire, l'art ainsi que Bih-Bih et son compagnon cryptogamique.

Construit comme un conte initiatique, Bih-Bih va devoir trouver la première goutte d'eau de la première pluie qui est tombée la première fois sur la terre afin de sauver le monde. Bih-Bih devra se dépatouiller pour sortir de ce marasme stomacal.

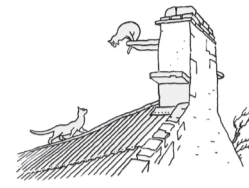
« Quand on est enfant on construit le monde en même temps qu'on grandit », dit Claude Ponti.

Il est vrai que pour un enfant, naître c'est se colorer de l'histoire qui l'a précédé, de ce qui a mordu son orteil afin qu'il soit sûr qu'il est. Qu'il soit en harmonie avec sa propre histoire. L'enfant rêve sa vie, du tout surmontable, de la persévérance de la poésie ainsi que de cette volonté de rire au milieu des larmes.

Peut-on laisser mourir la vie, le beau, l'art? Non!

Les dessins de Claude Ponti nous emmènent en ba-

©Mervyn Peake Estate.  
Mr Pye, 1953.



lade les yeux plissés d'un sourire gracieux. Ses mots-jeux, soubresauts d'un esprit coquin, libre, nous donnent envie, gourmandise, de les dire à haute voix pour rire plus fort et s'émouvoir de toutes les couleurs.

La première fois que j'ai eu un Claude Ponti dans les mains c'était *L'Ecoute aux portes*. Rencontre qui fait percussionner mon sang. Le titre, puis ce personnage bestiole au bord du doudou, aux très grandes oreilles qu'une fillette animale recherche ardemment afin de sauver les histoires que les parents oublient de raconter à leurs enfants.

Les histoires sont en train de s'effacer, les livres sont de plus en plus pâles.

Depuis ce Ponti-là je n'ai cessé de l'aimer, de l'offrir et de poursuivre sa trace écrite et dessinée, sa fougue poète qui m'arrache des exclamations du cœur.

N. A.

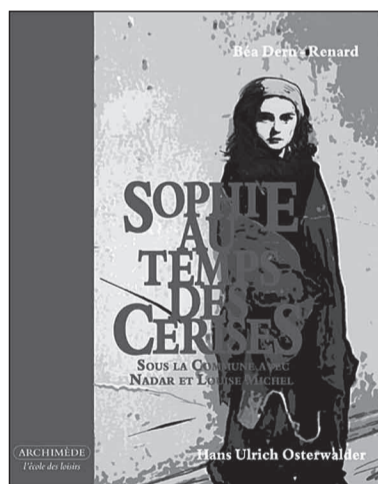
**Claude Ponti**, *Bih-Bih et le Bouffron-Gouffron*, l'école des loisirs, 2009, 42 p.

*Voyage dans le temps et dans l'espace*

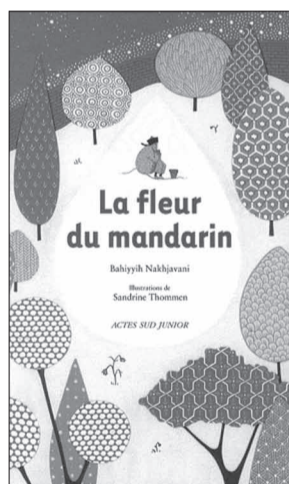
SOPHIE KUFFER

**C**e qui me fascine dans la littérature jeunesse ce sont les infinies possibilités qu'ont les auteurs, les illustrateurs pour parvenir à leurs fins. Les plus jeunes se voient offrir des ouvrages qui regorgent des trucs et astuces imaginés par les créateurs, enfants éternels, pour faire briller leurs yeux: collage, photomontage, gravure, peinture, humour et poésie... Jalousie... Peut-être, je me plonge avec avidité dans les pages de ces livres aux couleurs chamarrées et vous raconte les trois histoires qui m'ont touchée, en cette fin d'année.

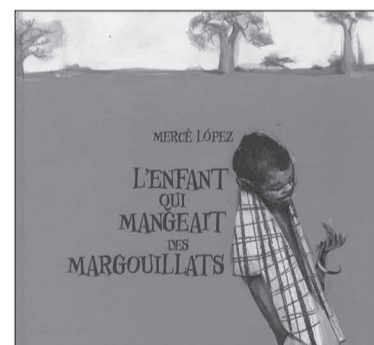
Ma curiosité du passé a été avivée par *Sophie aux temps des Cerises*, qui nous transporte, non seulement, à Paris à l'heure de la Commune, mais aussi aux portes de l'atelier du grand Nadar. Presque un roman-photo, mêlant les portraits d'époque, aux scènes de rue d'alors, aux peintu-



res retraçant les événements, aux traits ajoutés pour rendre vie aux personnages, le lecteur sent ce temps revivre à travers les yeux de Sophie, de son amour d'enfant pour Paul Nadar, ou de son désir de liberté emmené par Louise Michel. Au son du *Temps des Cerises*, Sophie suit sa route, quittant une France injuste, elle part vers de nouveaux horizons, avec, toujours, l'espoir d'une vie meilleure. Moderne et émancipé!



*La Fleur du mandarin*, conte de Bahiyyih Nakhjavani, relève d'une poésie mélancolique tout orientale, nous emmenant à la poursuite du désir et de son assouvissement. Sommes-nous condamnés à satisfaire nos envies pour améliorer notre existence? Parmi les mandarins, il en est un qui possède l'un des jardins les plus beaux du monde. Riche de cette particularité, il est attiré par le plus beau parfum du monde mais lorsqu'il en



trouve la fleur, celle-ci reverse son destin. « La fleur des chagrins » a comblé son désir comblé mais le mandarin ne peut que pleurer, pris au piège comme l'avait été la jolie concubine qu'il a libérée. A méditer...

D'Orient passons en Afrique où *L'Enfant qui mangeait des margouillats*, sorte de lézard, vous contera comment il aida son ami reptile à retrouver la mémoire. D'où il venait, qui il était et où il allait, sa terre, son temps, la vie et la mort, la joie de vivre... Tout au long de leur chemin aux sources de la vie et de ses vérités, l'enfant,

## MAIN COURANTE

*Encres et légendes*

Quoi de plus juste, sur cette page consacrée à la jeunesse de corps et d'esprit, que d'évoquer la rétrospective consacrée à Mervyn Peake à la Maison d'Ailleurs à Yverdon. Auteur et illustrateur de textes dédiés à la jeunesse comme *Capitaine Massacrabord jette l'ancre* ou *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* (1946), Mervyn Peake s'exprime avec finesse et force au travers de compositions réfléchies et construites, à l'encre de Chine, qui font voyager le lecteur (car on lit aussi une image) vers des horizons lointains peuplés de légendes, mystérieuses et passionnantes. Découvrez ses 250 planches réalisées entre 1939-1954, jusqu'au 14 février 2010.



**Maison d'Ailleurs**  
**Musée de la science-fiction, de l'utopie et des voyages extraordinaires**

Place Pestalozzi 14  
1401 Yverdon-les-Bain  
www.ailleurs.ch

qu'on appelle le Vieux en souvenir de son grand-père, et le margouillat redécouvrent les traditions qui font la richesse des peuples d'Afrique. Art décoratif, dégustation du thé, danses et chants, Mercè López réussit à restituer les couleurs, la chaleur, l'énergie qu'elle a découverts en Afrique. Bon voyage!

S. K.

**Béa Deru-Renard**, *Sophie aux temps des Cerises*, l'école des loisirs, 2009, 47 p.

**Bahiyyih Nakhjavani**, *La Fleur du mandarin*, illustrations de Sandrine THOMMEN, Actes Sud Junior, 2009, 39 p.

**Mercè López**, *L'Enfant qui mangeait des margouillats*, l'école des loisirs, 2009, 39 p.

INÉDIT

*La poupée de Bellmer*

JACQUES ROMAN

« J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs. »

Arthur Rimbaud

*La féminité d'une mâle entreprise*

Hans Bellmer (1902-1975). 1933. Année décisive dans l'avènement du nazisme contre lequel Bellmer va lutter par la dérision et le refus de toute activité utile à l'Etat. Année où Hans Bellmer commence la construction de *La Poupée*.

La Poupée de Hans Bellmer, matrice de son œuvre (photographies, peintures, gravures, sculptures) fut conçue peu après une représentation des *Contes* d'Hoffmann à laquelle il assista avec sa cousine Ursula, celle même de ses amours d'enfance. Dans le conte, la poupée Olympia, comme celle de Bellmer, matérialise l'attitude féminine de Nathanael envers Coppélius, le père castrateur et redouté, celui qui arrache les yeux ou qui y jette ces grains de sable enflammés, à qui a osé transgresser sa loi. Dans cette *optique*, Jean-François Rabain a posé, dans un texte consacré à Hans Bellmer (*Le Sexe et son double*) cette question abrupte et combien pertinente :

« Bellmer doit-il prendre la figure de l'opticien Coppélius pour vendre des lunettes au spectateur de son œuvre, comme pour mieux lui arracher ses yeux? »

Dans *Les Jeux de la Poupée*, Bellmer écrit :

« Avant tout la création de la Poupée fut la création d'un objet provocateur. Qu'il occupe n'importe quelle place sur les balançoires les plus proches et les plus lointaines de la confusion entre l'animé et l'inanimé, il s'agira en dernier lieu du facteur mécanique de sa mobilité, de la JOINTURE. »

Et le texte se termine ainsi :

« La réalisation par la nature de ces méthodes imaginatives de l'organisme, la monstruosité, dispose malgré son insuffisance pratique d'une fascination collective assez remarquable, faisant preuve, bien que fâcheusement mais à la source, de l'irrationnel

élémentaire et de la nécessité « poétique » dans l'humain – n'insistons pas. L'enfant joue plus gracieusement. Il ne se penche qu'en passant sur quelques fleurs de la « rosa monstrosa » pour les planter dans la chevelure de la jointure à boule, avant que celle-ci n'entre, dans un réflexe provocateur des hanches et de ce qui lui manque, au pays de la réalité extérieure. Nous la suivons à pas lents... »

Suivons nous aussi Hans Bellmer à pas lents. Ne quittons pas la Poupée pour interroger cette *provocation* que théorise Bellmer mais dont la racine est d'une autre violence. Le père de Hans Bellmer, homme autoritaire et hostile à sa vocation d'artiste, le fait entrer en 1923 dans une école technique où il recevra une formation professionnelle d'ingénieur. Constantin Jelenski rappelant que la construction de la Poupée se fit dans une atmosphère qui se communiqua à tout l'entourage de Bellmer, le frère de Bellmer abandonnant lui aussi son travail et participant activement à la construction, nous livre cette scène :

« L'outil de l'ingénieur, familier jusqu'à la nausée, se voit engagé dans un emploi irréremédiablement compromettant. Le père est vaincu. Il voit son fils armé d'une chignole, bloquer la tête d'une gamine entre les genoux de son frère, en lui disant : "Tiens-la moi, il faut que je lui perce les narines." Pâle, le père sort, tandis que le fils regarde sa *fillette* qui maintenant respire – comme il est interdit de le faire » (c'est nous qui soulignons).

Je préfère pour ma part parler de *la résistance Bellmer* que de provocation. Treize ans après la construction de la Poupée, observons le montage photographique intitulé *La Croix gamahuchée* (1946). Que de sa prétendue pornographie l'on s'éloigne, comment dès lors *voir* l'insulte glorieuse faite à la croix

gammée. Et ce n'est pas le titre au comique écrasant qui nous met sur la piste, c'est bien, au sein de l'image, ce tournoiement de chair (dont je défie n'importe quelle paire d'acrobates d'en réaliser la figure) qui désigne non le masochisme ou le sadisme, enseignements de la sexualité, mais bien nous renvoie à cet obscur objet du fascisme. Mais bien sûr il faut regarder et regarder, longuement regarder jusqu'à voir.

La plupart des écrits sur Bellmer semblent des écrits sous choc, sous électrochoc, produits par des consciences sur lesquelles une fulgurance a laissé une trace, une brûlure. Mais de cette trace où se mêlent peur et plaisir naît presque toujours me semble-t-il un *discours* qui prend l'allure d'un garde-fou. On pourrait imaginer le processus en imaginant un individu près de sa maison surpris par l'orage. A la faveur d'un éclair, un très court instant, il voit... et rentre précipitamment à l'intérieur. Un autre individu, auquel je m'identifie, voit et court chercher un pliant afin de s'installer sous la voûte

froide, déchirée et déchirante, risquant plus qu'un œil dans l'aventure, et si même il ne s'agissait que d'un œil, s'il ne s'agissait que du regard, risquons-le!

Depuis plus de quarante ans que j'arpente l'œuvre de Bellmer, si j'évoque son nom, la plupart du temps c'est ignorance ou bien je me trouve épinglé dans un champ de vision entièrement tapissé du soupçon pervers. Rarement dans toute l'histoire de l'Art, une œuvre aura engendré non tant de malentendus (il n'y a rien à entendre, il y a à *voir*!) mais tant d'hystériques réactions. C'est peut-être que si les mots manquent pour traduire certains états et leurs correspondances ou leur répercussion, ce n'est point que ces états se perdent dans quelque indicible, mais que paresse et lâcheté les y cantonnent. J'affirme qu'il existe une paresse et une lâcheté du regard, toujours plus ou moins significatives d'une époque. Près de trente-cinq ans ont passé depuis la publication du numéro spécial de la revue *Obliques* consacré à Bellmer (1975).

Ce numéro aurait pu porter pour titre *L'Œil ouvert sur l'œil ouvert*. Changement d'époque, et de la très officielle exposition Hans Bellmer présentée à Beaubourg (2006) surgit un catalogue qui lui aurait pu porter pour titre *Crevons les yeux de Bellmer*. Je ne résiste pas à citer quelques lignes de l'article de Paul Ardenne intitulé *Bellmer, oui ou non?* :

« L'étreinte selon Bellmer, en toute lumière, est connotée sadiquement. L'homme qui désire, plus qu'un séducteur patient, y apparaît comme un maître prédateur pervers. La prédation, dans l'amour, est une disposition courante. Elle n'est toutefois jamais mieux admissible, et rendue aisée, qu'une fois dégradé le sujet que l'on va piller – dégradation qui est le projet même de la perversion. Outre son obligatoire disponibilité au phallus, une autre constante de la femme bellmérienne est ainsi sa continuelle mise à la torture. Démembrée ou dépecée, ouverte ou éviscérée, compactée ou étirée, amollie (les Céphalopodes) ou durcie (la peau remplacée par des



*L'œuf*, 1971. Cécile Reims-Deux et Hans Bellmer. Collection privée.

INÉDIT  
suite...

murs de brique), reconfigurée par addition ou par soustraction, bref jamais elle-même au naturel, la femme bellmérienne n'est métamorphosée que pour être dévaluée.

Nul doute que l'œuvre de Bellmer, nonobstant sa singularité, puisse être vue aussi comme l'expression classique, normative pour tout dire, d'un obsédé sexuel *border line* à tendance sadique. Pas exclusivement, certes. L'opus bellmérien est fort également d'autres obsessions, plus intellectuelles ou crypto-scientifiques, celles-ci. »

Je m'autorise ce commentaire: il serait salutaire de comparer l'article de Paul Ardenne à la rhétorique nazie sur l'Art dégénéré dont Bellmer et ses amis Otto Dix et Georges Grosz, tous deux rencontrés en 1924, furent les victimes, désignant à la vindicte populiste les malades mentaux habitués des Beaux Arts. Cet article et son fatras *freudique* d'écraseur de lunettes n'éclaire que son auteur, apprenti explorateur parti faire un tour du côté de chez Bellmer, sa libido toute encombrée d'horribles fantômes dont la paternité est attribuée abusivement à Sade. Rappelons au passage que le bon docteur Freud ne s'est nullement intéressé à la modernité en Art visuel et jamais intéressé à la modernité de l'Art. Que Bellmer ait « illustré » les œuvres de Sade en fait certes un sadien mais pas pour autant un sadique! Que Bellmer dans son entreprise

« La réalité n'est pas encore construite parce que les organes vrais du corps humain ne sont pas encore composés et placés. »

Antonin Artaud



Jacques Roman

DR

migratoire au sein des figures enfouies du désir rencontre l'adolescente n'en fait pas pour autant un pédophile en puissance – et Nabokov, qu'en pense Monsieur Ardenne?

Un dessin après tout n'est qu'un dessin mais voilà ce dessin-là, le dessin de Bellmer nous pose une question:

« D'où vient que la représentation du corps ou d'une partie du corps DANS TOUS SES ETATS soit si physique? »

Bernard Noël dans *Les Peintres du désir* a souligné que « chez Bellmer le sexe est rouage d'un corps décharné, plus apte à satisfaire le fantasme que la sensualité, que la question de Bellmer est: Comment mettre à nu un corps imaginaire? »

« Ceci n'est pas du corps, murmurent les figures de

Bellmer, ceci est la pensée du sexe mental. Un sexe au centre de l'imaginaire, là même où affluent les appétits dont la buée aérienne difforme sans cesse les contours du corps naturel, trop limité, trop lourdement pour eux insuffisant.

Le désir infini rêve d'un sexe à sa mesure, qui serait tout le corps de l'Autre et qu'il pénétrerait avec tout le sien. »

On pourrait rapprocher cette dernière phrase de Bernard Noël de ces propos de Jean Brun extraits de *Désir et réalité dans l'œuvre de Hans Bellmer*:

« On sait combien est grand le désir des couples enlacés de multiplier leurs positions pendant l'accouplement pour redistribuer leur anatomie originelle selon des rythmes inconnus; de telles préoccupations ont d'ailleurs donné naissance au tantrisme qui cherche l'extase en prati-

quant des étreintes, véritables transsubstantiations initiatiques où la femme devient la femme absolue qui incorpore l'homme, cet homme qui se prenait à dire: « J'ai une femme en moi ».

L'œuvre de Hans Bellmer aura greffé sur mon existence, un œil à la fois charnel et spirituel. La vue si elle fait se lever des sensations confuses est aussi cette sonde qui fait se lever des questions à même d'éclairer les sensations, ces mêmes questions qui m'offrent d'être broyeur d'obsession et non broyé. Je puis dire que ma vue sur le monde et la vie en aura été bouleversée ou plutôt régénérée, je veux dire débarrassée des parasites consciencieux de la logique obtuse et de la fausse nature d'un désir enchaîné.

Des mains autonomes volent autour de fleurs d'arums. L'une d'entre elles maintient la tige, une autre aventure un doigt dans les plis d'une corolle, une autre encore pince un pistil, une autre s'égare dans la nuée, elle semble façonner, mais quoi? un fruit? un corps? un sexe? Leur caresse à toutes accroît l'immensité qui bande son désir. La création ne fait que commencer; elle rêve d'un toucher des deux côtés de la peau. C'est ce que semble nous rapporter le trait grave de Bellmer, jamais ferme, sans cesse ouvert. Les espaces que sont les tours, les châteaux, les souterrains sont d'oubliette, tous recèlent en leur clôture l'Ouvert inquiétant et nécessaire qui font dire

à Hans Bellmer:

JE SAIS LA BEAUTE PAR  
LA PEUR

Unica Zürn, la compagne de Hans Bellmer, écrivit un jour: « ... que dirais-tu si la Poupée était munie de quatre jambes dans cette chambre?!... » Et il répond: « je serais obligé de crier comme un bœuf, comme l'enfant qui s'effraie de son propre jeu ».

J.R.

### Comme un scalpel à fleur de désir

« Je pense avoir fait œuvre en retournant aux berges où ma langue d'un œil dort », écrit Jacques Roman dans le texte liminaire de ses *Écrits* dans le regard de Hans Bellmer, constitué pour l'essentiel de tercets dans la manière du haï-ku, d'une pureté de ligne et d'une puissance de suggestion remarquables.

Tels par exemple: « poulpe du désir / dévore sa bectance / licencieuse », ou ceci: « berce l'obsédé / le noir purin fertile / la rose sombre », ou encore « la bille chérie / c'est de l'œil de chat / le rond fétiche », ou cela enfin qui fait reflet au Bellmer de *L'Anatomie de l'image*, dont

le poète précise, dans une lettre à l'éditeur Luca Notari qu'un autre titre est *Petite anatomie de l'inconscient physique*: « de la débauche / l'espèce imaginée / ses écrans sans fond » ou « le fouillé taillé / la terreur en fait les frais / l'astre joue son dé ».

À son éditeur encore, qui lui a offert un écrin somptueux, enrichi de dix gravures d'interprétation, Jacques Roman, citant les œuvres de Bataille et de Sade, de Michaux ou de Bernard Noël son vivant complice, ajoute, qu'il lui a « semblé, écrivant ces *Écrits*, aborder parfois à « cet inconscient-là, aborder en liberté, aborder à la conquête d'un fu-

tur, étincelant du miroir des origines ».

Si ces *Écrits* lui « ont été une grâce », selon sa propre expression, Jacques Roman leur ajoute deux autres titres cette année, à commencer par *La nuit tournoie passionnée*, d'un lyrisme plus échevelé qu'on pourrait presque dire épique, à foudrades rageuses et à moires ultramarines: « J'ai troussé la jupe des vagues / l'écume à présent me lape », etc.

Enfin dernier cadeau, à l'enseigne du Cadratin de Vevey: *Un dimanche après-midi à cinq heures*, poème de quelques pages exorcisant « une douleur

au ventre », langue une fois de plus au corps chevillé et se laissant emporter par le miracle de la parole, puis donnant en miroir les « minutes du poème », comme devenues poèmes du poème à l'ancienne façon des troubadours...

Livia Mattei

Jacques Roman, *Écrits dans le regard de Hans Bellmer*, Editions Notari, 2009, 75 p; *La Nuit tournoie passionnée*, Empreintes, 2009, 67 p; *Un dimanche après-midi à cinq heures*, Le Cadratin.

LE PASSE-MURAILLE

COMITÉ DE RÉDACTION

Jean-Louis Kuffer  
(rédacteur en chef, responsable)  
Hélène Mauler  
René Zahnd

ADMINISTRATION ET  
COMPOSITION

Sophie Kuffer

ABONNEMENTS

Ch. du Levant 5  
1005 Lausanne – CH  
passemuraille.admin@gmail.com  
www.revuelepassemuraille.ch

PROMOTION ET  
RELATIONS PUBLIQUES

Nasma Al-Amir  
Marie-Christine Pasche

WEBDESIGNER

Mark Pralski  
http://www.markpralsky.ch

IMPRESSION

Imprimerie PlusPrint  
Ch. des Retraites 9  
1004 Lausanne

Le papier utilisé pour l'impression de ce numéro est recyclé et respecte l'environnement.

Le Passe-Muraille remercie de leur précieux soutien la Loterie romande, la Fondation de la famille Sandoz et l'État de Vaud.

ISSN 1423-0518

Avec l'aide  
du Canton de Vaud

Avec le soutien de la  
Loterie Romande

## L'ÉCHAPPÉE

## Trois histoires de rivière

DANIEL VUATAZ

## Les Epoux

Ils avaient quitté père, mère et les cloches battantes du Clos de la Chapelle pour s'enfoncer dans les bosquets, leurs nouvelles bagues à l'annulaire. La rivière coulait lente, charriait d'heureuses promesses. Lui, il ouvrait la marche, écartant pour elle les herbes les plus hautes, lui indiquant sur quelles pierres marcher. Elle, elle remettait de côté sa vaste chevelure rousse, retroussant ses jupes pour ne pas toucher les marécages. Ils trouvèrent du soleil à deux pas d'un pré jaune et posèrent leur en-cas sur un tronc bouturé. De la terrine de lapin. Elle le questionnait sur le cri du lapin, sur son nom, sur le fait que personne ne l'entende jamais, même quand on lui tord le cou. Sans répondre il posa, sur sa bouche étonnée, son doigt gourde qu'il remplaça rapidement par ses lèvres. Elle trouva le goût musqué, salé, comme celui des grands cerfs, et avant qu'elle ne le remarque, il avait introduit sa langue. Elle lui demanda des yeux s'il l'aimait comme elle l'aimait, s'il ne la laisserait jamais tomber, mais il ne bougeait presque pas, ses paupières closes au soleil, sa langue contre la sienne. Elle se dit qu'il fallait bien s'abandonner à quelqu'un un jour ou l'autre, qu'il fallait bien essayer. Elle tira doucement sur les laçages de sa robe, sans qu'il ne bouge ou ne semble rien remarquer. Quand elle fut nue, elle voulut qu'il prenne un peu de recul pour qu'il la regarde en entier et la désire, mais des nuages passèrent sur la clairière, et quand elle parvint enfin à se décoller de ses lèvres séchées, il sentait déjà le mort. Elle le posa raide et pâle sur l'herbe noire et entama la terrine, vaguement attristée à l'idée qu'il lui faudrait encore attendre un peu pour trouver un mari qui convienne vraiment à sa nature.

## L'Autre

Le plus grand des trois portait le sac et ce qu'il contenait. Le plus petit des trois fermait la marche en jetant régulièrement



Daniel Vuataz

DR

des regards derrière lui. Celui du milieu effleurait la surface rapide de la rivière avec un grand jonc, ne faisant presque pas bouger l'eau. Le plus grand des trois changea d'épaule le sac et ce qu'il contenait. Le plus petit essaya de chanter une comptine, mais aucune ne lui vint. Celui du milieu trouva que le ciel était assez inhabituel. Les trois s'arrêtèrent en même temps au bord d'une mare sombre que faisait sur la rive la rivière trop rapide. Le plus grand déposa doucement le sac et ce qu'il contenait sur la berge sablonneuse. Le plus petit chercha des yeux celui du milieu, mais celui du milieu était déjà dans la mare, de l'eau noire jusqu'aux genoux, tremblant et suppliant. Le plus grand lui dit de ne pas tenter de discuter, que ça ne servirait à rien, qu'il n'était pas fait pour cela. Le plus petit répéta exactement les mêmes mots que le plus grand, dans un ordre légèrement différent. Celui dans la mare commença à sangloter, répétant que ce n'était pas juste. Les deux autres prirent leurs yeux menaçants. Celui dans l'eau se calma, mit sa tête

dans ses mains et recula jusqu'à ce que l'eau lui monte aux épaules. Le plus grand sortit le revolver du sac et le pointa sur la tête du garçon dans l'eau, lui disant tout bas qu'ils n'étaient pas du tout obligés d'en arriver là. Le plus petit vérifia que personne d'autre ne les avait suivis. Le plus grand appuya du pouce sur le chien du revolver. Le plus petit se boucha les oreilles mais garda les yeux grands ouverts. Celui dans l'eau plongea d'un coup et disparut sous la surface noire de la mare. Les deux autres observèrent un moment la créature palmée nager en cercles près de la surface de l'étang, sa crête ne faisant presque pas bouger l'eau. Le plus grand désamorça le revolver et dit au petit de le suivre sur le chemin du retour. Le plus petit jeta un dernier regard à la mare immobile. Plus jamais, c'est sûr, ils ne ramèneraient un de ces grands œufs que personne au village n'avait été capable de reconnaître.

## Le Roi du village

La troupe entière quitta l'église au petit matin, pain,

sel et viande séchée répartis dans des sacs. Ils longèrent en cérémonie le Rio du Village en direction du fleuve, dans lequel se jettent toutes les rivières. Comme d'habitude, ils s'arrêtèrent dans un grand bois à chevreuil, là où se trouve la pierre debout. Un type se coiffa d'une couronne de bois mort et se mit debout sur la pierre debout.

— Vous savez ce qu'ils nous feront s'ils nous trouvent? dit le type debout sur la pierre debout, tournant le dos à la rivière.

Les autres types ne répondirent pas.

— Vous avez une idée de la taille de leurs membres? reprit le même type, la voix de plus en plus sûre.

Les autres produirent des estimations avec leurs bras, hochant la tête apeurés, consultant du regard les idées alentour.

— Vous connaissez la vraie différence entre nous et ces autres types? continua le type, debout sur sa pierre debout, écartant les mains, se voulant important.

— Nos coutumes? osa un petit type au fond de la troupe.

— La civilisation? ajouta un autre type un peu roux.

— La technique? essaya un grand type tout défait.

— Notre église, nos trésors? fit un type que le type principal ne put réussir à repérer dans la masse qui se resserrait lentement autour de lui.

— Vous n'y êtes pas! lança le type principal. La différence, c'est que nous m'avons moi! La différence, c'est qu'avec moi vous aurez un guide à suivre et à aimer! Je suis le roi des types! Choisissez-moi! Et il gesticulait debout, sur sa pierre debout.

Les types de la troupe échangèrent quelques regards, et se penchèrent pour ramasser des pierres. Le roi des types tomba dans l'eau dès la troisième pierre, sans que per-

sonne ne sut jamais qui avait lancé la première, et le courant fut rouge quelques instants. Quelques-uns des types fouillèrent la rive avec des grandes perches. D'autres eurent des jurons généalogiques. Tous les types reprurent les victuailles qu'ils n'avaient pas touchées, et rentrèrent au village en silence. Le jour suivant, encore une fois, il faudrait recommencer. Le danger était bien présent, on ne pouvait plus faire autrement. Les signes finiraient bien par se manifester en faveur de quelqu'un.

D. V.



## REPÈRE

Daniel Vuataz est né en 1986 dans la région de Vevey. Il achève actuellement ses études à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, avec un mémoire consacré à l'histoire de la *Gazette littéraire*. Ses débuts en poésie ont été marqués par les influences de Gustave Roud et Philippe Jaccottet. Passionné par le genre du conte, il inscrit les trois textes ici publiés dans un projet d'ensemble qu'il situe dans la filiation des textes courts de Corinna Bille. Lauréat de plusieurs concours littéraires, dont le Prix interrégional des jeunes auteurs (PIJA), il a été publié dans l'anthologie *Plumes bigarrées* parue récemment chez Bernard Campiche, dans la collection Campoche.

J.-L.K.



©Mervyn Peake Estate. Household Tales, 1946.